

Lausanne, le 3 janvier 1891

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192116>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, le 3 janvier 1891.

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, de nombreux enfants ont été comblés de cadeaux et des plus tendres marques d'attachement. D'un autre côté, d'heureux parents jouissent de la satisfaction bien douce d'avoir pu procurer à ceux qui leur sont chers ces joies de famille et de bonheur intime. Eh bien, aux uns et aux autres, nous recommandons la lecture de la délicieuse petite histoire qui va suivre, due à la plume de M. Hermann Chappuis, l'auteur de *l'Obstacle*, charmant ouvrage dont nous avons rendu compte samedi dernier. Elle leur rappellera d'une manière touchante qu'il est en ce monde de pauvres deshérités de la fortune qu'on ne doit point oublier.

Seuls.

Ils marchaient. Le plus grand traînant le plus petit sur une longue route qui semblait ne plus finir. Le soleil, dès longtemps, avait disparu de l'horizon et la nuit, une froide nuit d'automne, noirissait déjà la campagne. Ils marchaient toujours, n'ayant pas peur. Depuis des mois déjà, ils la connaissaient cette bonne nuit qui, seule, leur avait servi de couverture, alors qu'ils dormaient, fatigués et serrés l'un contre l'autre, enfouis dans un champ de blé ou cachés à la lisière d'un bois. Ces enfants savaient qu'elle ne contient ni loups-garous, ni croquemitaines, qui n'ont jamais existé, mais un grand sommeil qui tombe sur les gens et les choses et les repose. Que de fois ils s'étaient endormis, bercés par le cri-cri joyeux des grillons ou par le chant si doux des grenouilles ! Souvent aussi, les petiot, entendant les *ouou*, *ouou* des chouettes s'appelant dans les arbres, avaient eu un tantinet peur, mais ils s'y étaient habitués. Une nuit, un renard ayant glapi dans l'éloignement, ils s'étaient réveillés en sursaut et enfuis bien loin.

Les pauvres petits ! l'ainé avait les yeux et les cheveux noirs, l'autre était tout blond. Ils avaient perdu leur vieille grand'mère qui veillait sur eux, et ils se trouvaient maintenant seuls sur les chemins, buvant l'eau claire des fontaines

et secourus par les braves gens qui s'intéressaient à leurs figures éveillées. Ils allaient droit devant eux, comme le petit oiseau qui vole dans le ciel bleu, mais le petit oiseau a un nid pour dormir, les pauvres enfants n'en possédaient pas.

Ils marchaient, ce soir d'automne, bien las. Déjà Popaul disait :

— Je suis fatigué. Il faut nous arrêter.

Mais Ernest, l'ainé, ne le permettait pas :

— Non, Popaul, il fait froid. Nous trouverons bien une bonne femme qui nous laissera dormir avec sa chèvre. Nous aurons chaud alors.

Et, comme Popaul se plaignait toujours, il ajouta :

— S'il y a des cabris, nous nous amuserons bien !

— Qu'on peut les prendre dans ses bras ? demanda le tout petit.

— Oui, Popaul, on les prend dans ses bras et on s'endort avec.

Et l'enfant ne se plaignait plus, pensant à l'étable chaude où il dormirait sur un gros tas de foin, avec un cabri noir et blanc entre les bras.

Cependant la nuit était venue bien noire, et l'on ne distinguait plus les arbres qui, dans les prés, bordaient la route à gauche et à droite.

— J'ai faim, dit Popaul.

— Nous mangerons bientôt. Tiens, en attendant, cette croûte de pain.

Et Popaul se mit à grignoter.

— Les enfants riches, demanda-t-il tout-à-coup à son frère, les enfants riches, eux, n'ont jamais faim ?

— Non, répondit Ernest, parce qu'ils demandent à manger.

— Et qu'on *leurs y* donne toujours.

— Toujours !

Maintenant Popaul pensait à ce bonheur qu'il ne connaissait pas. Et son imagination lui représentait un grand buffet plein de bonnes choses auxquelles il n'avait jamais goûté, devant lequel se tenaient des enfants qui mangeaient et remplissaient leurs poches.

— On ne voit point de maison, dit Ernest. As-tu froid ? Popaul.

— Non, mais je suis bien fatigué.

Et il recommençait à pleurer. Alors Ernest reprit :

— Moi aussi, je suis bien fatigué, et puis j'ai mal au pied.

— Auquel pied que t'as mal ? fit le petiot, intéressé par cette souffrance de son frère.

— Au pied du soulier qui n'a point de bout.

— Y faut l'ôter.

— On ne voit plus les pierres, je me ferais mal.

— Une voiture ! cria Popaul.

Les deux enfants se rangèrent sur le bord de la route et un char roula très vite, avec un vacarme de ferrailles secouées.

Ils se remirent à marcher, toujours plus fatigués. Un chien, qui appartenait probablement au conducteur du char, passa bientôt rapide. Et ce bruit de pattes les effraya beaucoup.

— Tu as eu peur, Popaul ?

— Oui.

— C'est un chien. Faut pas avoir peur.

— Y veut pas mordre ?

— Non, il est gentil, Popaul. Il court après son maître. Ils ne sont pas méchants, les chiens. Ils ne mordent que les voleurs.

— Faut asseoir nous, reprit le petit.

— Bientôt.

— A présent !

— Ecoute, dit Ernest, peut-être que demain nous pourrions nous acheter du chocolat, une grande plaque, pas une des petites qui sont enveloppées dans du papier de plomb.

Et Popaul, distrait par ce bon souvenir de chocolat, continue à marcher. Hélas ! pour lui, c'est le bonheur suprême ! Les sous donnés qui permettent ce luxe sont bien rares.

Les enfants avancent toujours plus péniblement, Ernest regardant à gauche et à droite s'il n'aperçoit pas un gîte. La responsabilité de conduire son petit frère l'avait rendu plus sérieux que son âge. Tout-à-coup il cria :

— Une lumière, Popaul ! vois-tu là-bas ?

Les abandonnés marchaient maintenant très vite, un peu inquiets de la manière dont on les recevrait. Toc ! toc ! toc !

— Qui est là ? crie une voix de femme.

— Deux enfants, répond Ernest.